Marine BRETIN-CHABROL

Le Virgile de Columelle. Une lecture optimiste des *Géorgiques*

Notice biographique

Marine Bretin-Chabrol est maître de conférences à l'Université Jean Moulin-Lyon 3 et membre du CEROR depuis 2009. Fondant une réflexion d'ordre anthropologique sur une étude sémantique, elle s'est intéressée, dans sa thèse, aux métaphores végétales de la filiation employées dans les textes romains d'époque classique (*stirps, suboles, propago, inserere…*) afin de montrer comment des images apparemment banales, empruntées au lexique botanique (la souche, les branches…) véhiculaient en fait une conception du lignage fortement orientée (patrilinéaire et conservatrice). Cette recherche l'a également amenée à lire les œuvres des « agronomes romains », et à s'interroger sur les méthodes et les représentations développées par les savants antiques pour élaborer et transmettre leurs connaissances botaniques.

Résumés

Les *Géorgiques* occupent une place privilégiée dans le traité d'agronomie de Columelle, car l'agronome se pose en émule du poète dans son livre en vers et en continuateur du savant dans ses livres en prose. Mais la référence n'est pas neutre. Par un travail de refonte, sélection, coupe et contextualisation de citations empruntées à certains passages-clefs des *Géorgiques* (1, 145-146 ; 1, 197-200), Columelle construit dans son ouvrage une lecture « optimiste » du poème de Virgile. Celle-ci vient étayer son argumentation, imprégnée par un stoïcisme humaniste proche de celui de Panétius, selon laquelle le travail humain, guidé par la *ratio*, a la capacité de maîtriser durablement la nature.

The *Georgics* play a major role in Columella's treaty on agriculture, as the agronomist claims to emulate the poet in his tenth book in hexameters, and to be an heir to the scholar in his other books in prose. Yet these claims are not simplistic. By manipulating, selecting, cutting and changing the context of quotations taken from key passages in the *Georgics* (for example 1, 145-146 ; 1, 197-200), Columella

gives an optimistic reading of Virgil's poem. This supports his argument, permeated with a humanistic stoicism close to that of Panetius, that human labour, guided by *ratio*, is able to dominate Nature on a long-term basis.

Mots-clefs : Virgile, Columelle, réception littéraire, *labor omnia uicit improbus*, agronomes romains.

Keywords : Virgil, Columella, literary reception, *labor omnia uicit improbus*, Roman agronomists.

Sommaire

1. Rivaliser avec un Virgile double : le poète et le savant 31
2. *Labor omnia uicit (improbus)* : morceaux choisis et effets de sens 33
3. Art humain et Providence divine 37
Bibliographie 41

Columelle est l'auteur du traité romain le plus complet qui nous soit parvenu sur l'agriculture et l'économie rurale, la *Res rustica*[1]. L'ouvrage composé entre 60 et 65 apr. J.-C.[2], sous Néron, se compose de douze livres, tous en prose à l'exception du X^e^ qui est formé de 436 hexamètres dédiés à la culture des jardins. Virgile occupe une place privilégiée dans cette œuvre. Abondamment cité ou mentionné dans les livres en prose, explicitement imité dans la partie en vers, le poète apparaît comme le modèle favori de Columelle. Une centaine d'années après la publication des *Géorgiques*, à une époque où le virgilianisme devient une véritable mode, l'agronome originaire de Bétique, compatriote et ami de Sénèque[3], rend un vibrant hommage à celui qui, le premier en latin, sut « rendre la matière agricole apte à s'unir avec la poésie[4] ».

[1] On lui attribue également, avec plus de réserves, le petit traité *De Arboribus*. *Cf.* GOUJARD 1986, p. 7-12.
[2] La datation de l'ouvrage est déduite des allusions que Columelle fait à la vie de Sénèque au livre III (Colum. *Rust.* 3, 3, 3). L'agronome parle du philosophe au présent, en tant que propriétaire d'un terrain près de Nomentum, dont Pline date approximativement l'achat entre 61 et 63 (Plin. *Nat*. 14, 48-52).
[3] Colum. *Rust.* 3, 3, 3. Columelle semble plus proche de Gallion, le frère de Sénèque (Colum. *Rust.* 9, 16, 2).
[4] Colum. *Rust*. 1, 1, 12 : *mox Vergilium, qui [agricolationem] carminum quoque potentem fecit*. Avec P. Moreau, je comprends la formule sur le modèle de l'expression juridique désignant la jeune femme nubile, *uiripotens* (Justin. *Inst*. 1, 10 pr.).

Nous aimerions montrer ici comment Columelle, grâce au montage de plusieurs citations des *Géorgiques* et des *Bucoliques*, construit un discours optimiste sur les capacités du travail humain à vaincre les résistances de la nature. Lisant en effet Virgile à la lumière d'un stoïcisme « humaniste », héritier de celui de Panétius[5], l'agronome se montre extrêmement confiant dans la bienveillance de la Providence, et dans la possibilité d'un progrès des connaissances et des techniques.

1. Rivaliser avec un Virgile double : le poète et le savant

La critique moderne a longtemps négligé l'étude de la présence de Virgile chez Columelle, jugeant sans doute l'agronome trop technique pour que l'on puisse lui porter un intérêt littéraire, et le poète trop raffiné pour se soucier réellement d'agriculture. Les premières recherches en ce sens ont porté principalement sur le livre X, le livre en vers, dans lequel Columelle prétend répondre à une invitation faite par Virgile lui-même, celle de compléter son poème par l'étude des plantes du potager[6]. De très fines analyses stylistiques ont ainsi mis à jour les nombreux emprunts et les allusions de Columelle à Virgile[7], mais également sa part d'originalité, notamment dans le traitement de la couleur[8]. L'agronome s'inscrit alors dans la tradition de la poésie didactique, et se fait l'émule d'un maître réputé pour la beauté de ses vers.

Un intéressant article de B. Baldwin, consacré aux sources de Columelle[9], a pris en considération pour la première fois l'importance de Virgile dans l'ensemble de l'œuvre, donc dans les onze livres en prose, reconnaissant sa place privilégiée par rapport aux autres auteurs cités, mais sans l'expliciter davantage. Il faut attendre les années soixante-dix pour voir paraître les deux articles fondamentaux sur cette question, celui d'E. de Saint-Denis, en 1971, et celui d'A. Cossarini, en 1977.

E. de Saint-Denis, après avoir « réhabilit[é] Columelle poète », en 1969, développe son entreprise et montre comment la lecture de Columelle prosateur peut éclairer les *Géorgiques*,

[5] BREHIER 1981, p. 348-354.
[6] Verg. *Georg*. 4, 147-148. Colum. *Rust*. 10, *praef*. 3 ; 10, 1-5.
[7] SCHROETER 1882 ; SETTNER 1894 ; BRAKMAN 1933.
[8] SAINT-DENIS 1969a, p. 19-20.

certainement moins étrangères à un Romain du premier siècle qu'à un Français du XX^e^. Les citations textuelles faites par l'agronome offrent ainsi une source nouvelle aux éditeurs modernes du poème de Virgile, dans leur travail d'établissement du texte original. Ensuite, le jugement d'un praticien et d'un critique aussi rigoureux que Columelle sur la science agronomique du Mantouan nous permet, si l'on peut dire, de « réhabiliter Virgile agronome ». Aux reproches sévères de Sénèque sur la qualité du contenu technique des *Géorgiques*[10], le spécialiste ibérique oppose en effet une admiration d'autant plus sincère, qu'elle est parfois tempérée par certaines mises au point de bon aloi[11]. Enfin, E. de Saint-Denis examine trois exemples de détail, où la lecture de Columelle peut expliciter les vers de Virgile. Sur l'interprétation des *haud mollia iussa*, par exemple[12], le rapprochement avec l'agronome permet selon lui de conclure à une véritable commande de Mécène[13].

A. Cossarini inverse la perspective en s'interrogeant sur la façon dont les citations de Virgile s'inscrivent dans le traité de Columelle, et sur les effets de sens ainsi obtenus. En étudiant les termes employés par l'agronome pour désigner le poète, A. Cossarini rappelle qu'aux yeux de Columelle, Virgile se distingue autant par son talent littéraire que par ses compétences techniques, ce qui fait de lui un *uates*, énonciateur d'une parole vraie sur le monde[14]. Les mots du poète jaillissent dans le traité non seulement pour leur valeur ornementale, mais également pour la validité de leur contenu. Ils soulignent les temps forts de la démonstration. Columelle témoignerait ainsi d'une conception de la poésie conforme à celle qui a été développée par les Stoïciens Cléanthe et Chrysippe. Le vers virgilien, coupé de son contexte, permet de donner une portée universelle au propos (à la manière de Chrysippe), ou bien, synthétisé et débarrassé de ses références mythologiques, se trouve instrumentalisé au service de la démonstration (à la manière de Cléanthe)[15]. Les seules réserves émises par Columelle à l'égard des *Géorgiques* ne concernent que les passages qui

---

[9] BALDWIN 1963.

[10] Sen. *Ep.* 86, 15 : *nec agricolas docere uoluit sed legentes delectare*, « et il n'a pas voulu instruire les paysans mais charmer ses lecteurs ». *Cf.* SPURR 1986.

[11] Columelle discute l'opinion de Virgile en *Rust*. 3, 12, 5. Il la réfute franchement en *Rust*. 4, 11, 1.

[12] Verg. *Georg*. 3, 41.

[13] Par analogie avec ce que dit Columelle du rôle joué par son propre protecteur, Silvinus (Colum. *Rust.* 10 *praef.* 3). Les deux autres remarques portent sur *frondator* (Verg. *Buc*. 1, 56), qui n'est pas un oiseau mais un homme, l'émondeur, par rapprochement avec Colum. *Rust*. 10, 225-229 ; et sur *posito de semine* (Verg. *Georg*. 2, 14) qui désigne une graine, non pas semée par l'homme, mais tombée à terre (Colum. *Rust*. 3, 1, 1).

[14] Colum. *Rust.* 1, 4, 4 ; 9, 8, 13 ; 11, 2, 1.

[15] COSSARINI 1977, n. 46 et 47, p. 135.

selon lui échappent à la stricte définition de la matière agricole, et à la *ratio* qui doit présider à son exposé : voilà pourquoi l'agronome se contente de signaler l'hypothèse de la bougonie, sans porter de jugement sur sa véracité[16].

Ces deux articles[17] ont donc révélé l'existence de liens étroits unissant l'ensemble de l'œuvre de Columelle à celle de Virgile. De même que le genre de la poésie didactique, dont relèvent les *Géorgiques*, peut abriter un enseignement technique utilisable en pratique, de même un traité d'agronomie comme la *Res rustica* est aussi le fruit d'une réflexion économique, philosophique et littéraire. Définie comme une *ars* par Varron puis par Columelle, l'*agricolatio* ne peut être menée à bien que si l'on comprend les principes physiques qui régissent la pousse des végétaux et la vie des animaux. Or ces principes sont mis à jour par une philosophie de la nature, qui, chez Columelle, est d'inspiration stoïcienne.

2. *Labor omnia uicit (improbus)* : morceaux choisis et effets de sens

La conception du travail[18] développée par les *Géorgiques* est celle d'un travail pénible et sans cesse recommencé en lutte contre la dégénérescence naturelle des espèces. Sans l'intervention de l'homme et l'invention des techniques, la nature cultivée tend, selon Virgile, à retourner à la sauvagerie. Les vers les plus souvent repris dans l'examen de ce dossier sont ceux qui décrivent au chant I les mutations entraînées par l'avènement de Jupiter et qui se concluent par l'illustre formule :

[16] Colum. *Rust.* 9, 2, 4 et 9, 14, 6.

[17] Sur le « Virgile de Columelle », on peut voir encore, plus récemment : MAGGIULI 1985 (synthèse claire, riche de références aux deux textes, mais peu innovante) ; BOVEY 1999 (examen d'un exemple : la reprise étonnante chez un Columelle rationaliste d'un type de greffe quasiment irréalisable exposé par Virgile. La question est intéressante, mais nous ne pouvons suivre l'auteur de cet article lorsqu'elle écrit, p. 200, que Virgile ne traite des travaux des champs qu'« à contrecœur », ou que la vie paysanne est présentée par le poète sous les traits d'un « rêve », qu'il « idéalise ». Plus optimiste encore que Columelle sur le sens du poème virgilien, Muriel Bovey ne semble pas envisager la possibilité d'une ambivalence du *labor*, et ne mentionne brièvement l'hypothèse pessimiste que pour la rejeter, au détour de la n. 86, p. 202) ; NOÉ 2002, p. 163 (évocation rapide de la question, au sein d'une monographie consacrée à Columelle).

[18] Un excellent bilan argumenté (bien qu'orienté par une perspective optimiste) des différentes interprétations du passage est donné par JENKINS 1999, p. 154-161.

tum uariae uenere artes : labor omnia uicit
improbus, et duris urgens in rebus egestas[19].

Les commentateurs « pessimistes » du poème, tels R. F. Thomas, mettent l'accent sur la perte irrémédiable de l'Âge d'or, la dureté du travail, *labor*, et l'incertitude de ses résultats, *improbus*, ainsi que sur la misère dans laquelle vit désormais le paysan, *egestas*. Pour les commentateurs « optimistes », en revanche, comme L. P. Wilkinson, ce labeur n'est pas ingrat. Pour en garantir les résultats, il suffit d'apprendre à interpréter les signes climatiques et astrologiques clairement prodigués par la nature elle-même. Le besoin, *usus*, et la nécessité de se soumettre constamment à un travail pénible entrent dans le plan de Jupiter, figure poétique de la Providence stoïcienne[20]. À cette seule condition, l'homme est en effet capable de progresser, d'inventer des techniques, les *artes*, de se gagner le bonheur humble du vieillard de Tarente. Ce qui pourrait apparaître comme un mal, la déchéance de l'homme à l'issue de l'Âge d'or, constitue en fait une stratégie de la Providence pour que l'homme puisse accéder au bonheur conscient du philosophe[21] qu'il se construit par la vertu.

Or Columelle ne reprend pas textuellement les vers 145-146 du chant I, devenus si célèbres pour nous. Il se contente d'y faire allusion, au livre X, dans un passage consacré aux intempéries qui peuvent détruire les cultures :

Haec ne ruricolae paterentur monstra, salutis
ipsa nouas artis uaria experientia rerum
et labor ostendit miseris ususque magister
tradidit agricolis uentos sedare furentis
et tempestatem Tuscis auertere sacris[22].

---

[19] Verg. *Georg* 1, 145-146 : « Alors apparurent les différentes techniques : le labeur, quoique ingrat, et l'impérieux besoin vinrent à bout de toutes les difficultés d'une dure condition ».

[20] Verg. *Georg* 1, 133-134. Bien que Virgile reprenne à Lucrèce les notions d'*usus* et de *labor* et leur rôle dans l'histoire du progrès des *artes* (Lucr. 5, 213 et 1452), il n'interprète pas ce progrès en termes épicuriens. Dans les *Géorgiques* en effet, la volonté d'un dieu s'est substituée au hasard pour stimuler l'ingéniosité humaine. *Cf.* NOVARA 1983, p. 721-724. Virgile se ferait ainsi le disciple de Chrysippe en réaction aux positions sceptiques de Carnéade, qui contestait l'hypothèse stoïcienne d'une Providence en citant les différents maux qui affectent les hommes. Pour Chrysippe, ces maux eux-mêmes entrent dans le plan de la Providence même si leur finalité peut d'abord nous échapper (NOVARA 1983, p. 771-774).

[21] Les hommes de l'Âge d'or sont inconscients de leur bonheur, tout comme les paysans : *O fortunatos nimium, sua si bona norint agricolas !* « Trop heureux les paysans, si seulement ils connaissaient leur bonheur ! » (Verg. *Georg.* 2, 458-459).

[22] Colum. *Rust.* 10, 337-341 : « Afin que les cultivateurs n'aient pas à souffrir de ces fléaux, l'expérience même de la nature, dans sa variété, ainsi que le travail ont montré aux malheureux de nouvelles techniques salutaires, et le

Le rôle du besoin, de l'expérience et du travail dans l'invention des techniques est souligné ici comme chez Virgile. Mais la refonte des vers du maître permet à Columelle d'effacer l'adjectif au sens si débattu, *improbus*, ainsi que l'état de pauvreté misérable, *egestas*, dans lequel l'homme est d'abord plongé.

En revanche, un autre texte-clef du débat entre interprétations optimiste et pessimiste est l'un des seuls extraits des *Géorgiques* que Columelle cite textuellement deux fois[23], insistance qui a attiré notre attention. Il s'agit du constat de la dégénérescence naturelle des semences sélectionnées :

Vidi lecta diu et multo spectata labore
degenerare tamen, ni uis humana quotannis
maxima quaeque manu legeret. Sic omnia fatis
in peius ruere ac retro sublapsa referri !
Non aliter quam qui aduerso uix flumine lembum
remigiis subigit, si bracchia forte remisit
atque illum in praeceps prono rapit alueus amni[24].

Ce passage, extrait du chant I, consacré à la culture des céréales et des légumineuses, à l'astrologie et à la météorologie, prend place peu après l'esquisse d'une histoire de l'humanité, où Virgile relate le passage de l'Âge d'or au règne de Jupiter. La fragilité des réalisations humaines y est soulignée par la violence des images employées. Outre la saisissante comparaison avec le courant du fleuve, il faut relever la force du verbe *degenerare*, qui, souvent utilisé pour les hommes au sens moral, possède une connotation vivement péjorative. Le texte suggère encore le caractère inéluctable des destins, *fatis*, qui paraissent condamner l'agriculteur à un travail de Sisyphe, roulant une pierre sans cesse ramenée en arrière. Sans la conditionnelle, *ni uis humana… legeret*, sans la mention des bras tenant les

besoin, leur maître, a enseigné aux paysans les moyens d'apaiser la fureur des vents et de détourner les orages par des rites étrusques ».

[23] Avec Verg. *Georg.* 2, 204 et 4, 168.

[24] Verg. *Georg.* 1, 197-203 : « J'ai vu des graines, choisies et contrôlées au prix d'un long et abondant labeur, dégénérer cependant, si l'énergie de l'homme ne choisissait chaque année les plus belles, une à une, à la main. Ainsi, fatalement, toutes les choses courent à leur déchéance, toutes glissent sur une pente qui les ramène en arrière ! De même celui qui, contre le courant d'un fleuve, conduit avec peine un esquif à la force des rames, s'il a par hasard relâché l'effort de ses bras, le voilà captif de sa coque violemment emportée sur les eaux du torrent ».

rames, le passage fournirait aux tenants d'une interprétation pessimiste des *Géorgiques* un argument définitif[25].

Columelle, tronquant la comparaison avec le fleuve, reprend les quatre premiers vers de cette séquence à deux reprises, dans un chapitre consacré à la sélection des grains de blé, au livre II[26], puis pour pointer le même phénomène concernant les vignes au livre III[27]. Précisons que le souci de sélectionner les meilleurs graines, ou les plus beaux plants, afin d'obtenir une plante fille dont les caractères reproduisent ceux de la plante-mère témoigne déjà d'une technique agricole avancée. Cette préoccupation est reconnue comme l'un des plus importants acquis de l'agriculture antique[28].

Au livre II, la citation est utilisée dans un contexte extrêmement technique, qui ôte presque toute dimension tragique aux vers de Virgile :

> *Illud deinceps praecipiendum habeo, ut demessis segetibus iam in area futuro semini consulamus.* (11) *Nam quod ait Celsus, ubi mediocris est fructus, optimam quamque spicam legere oportet separatimque ex ea semen reponere ; cum rursus amplior messis prouenerit, quicquid exteretur, capisterio expurgandum erit, et semper, quod propter magnitudinem ac pondus in imo subsederit, ad semen reseruandum. Nam id plurimum prodest, quia quamuis celerius locis umidis, tamen etiam siccis frumenta degenerant, nisi cura talis adhibetur.* (12) *Neque enim dubium est ex robusto semine posse fieri non robustum ; quod uero protinus ex leui natum sit, numquam robur accipere manifestum est, ideoque Vergilius cum et alia tum et hoc de seminibus praeclare sic disseruit :* [Verg. *Georg.* 1, 197-200][29].

---

[25] En s'appuyant sur un commentaire apporté par Donat au vers 198, D. O. ROSS (1987, p. 78-79) interprète cependant l'expression *uis humana* dans un sens résolument pessimiste : à l'instar du *labor* qualifié d'*improbus*, cette *uis* serait une violence faite à la nature, une violence contre nature dont Virgile dénoncerait les conséquences funestes. Le poète accentuerait ainsi les réserves de Lucrèce à l'égard du progrès, déjà formulées en termes de *uis humana* (Lucr. 5, 207). Je remercie Séverine Clément-Tarantino pour m'avoir signalé ces importants contrepoints.

[26] Colum. *Rust.* 2, 9, 12.

[27] Colum. *Rust.* 3, 10, 18.

[28] WHITE 1970, p. 187. Déjà bien connue des Grecs (Theophr. *Hist. plant.* 7, 3, 3-4), la technique est encore améliorée par les Romains (Verg. *Georg.* 1, 197 ; Varro *Rust.* 1, 51, 1 ; Colum. *Rust*. 2, 9, 11 ; Plin. *Nat.* 18, 195). Columelle aurait hérité ces connaissances de son oncle, bon observateur du phénomène chez les animaux (Colum. *Rust*. 7, 2, 4-5), *cf.* NOÉ 2002, p. 66.

[29] Colum. *Rust.* 2, 9, 10-12 : « J'ai encore à ajouter cette prescription qu'aussitôt les moissons récoltées et répandues sur l'aire, nous devons pourvoir à la future semence. (11) À ce que dit Celse, en effet, lorsque la récolte est maigre, il faut choisir tous les meilleurs épis, et ranger à part la semence que l'on en aura tirée ; lorsqu'à l'inverse la moisson sera venue en plus grande abondance, tout le produit du battage doit être passé au crible, et ce qui sera tombé au fond, à cause de sa taille ou de son poids, il faut toujours le conserver pour la semence. Et cette mesure est de première utilité, parce que, bien que les grains de blé dégénèrent plus rapidement dans les terrains humides, ils le font cependant aussi dans les terrains secs si un tel traitement n'est pas appliqué. (12) Il ne fait pas de doute en effet que d'une semence robuste il puisse en naître une qui ne le soit pas ; mais il est évident que celle

Le texte de l'agronome fait la preuve, par son exposé pratique, des capacités étendues de *l'ars* qu'il nous veut enseigner. Avec Virgile, il reconnaît la tendance des espèces de graine à diminuer en qualité. Il reprend d'ailleurs à son compte, à la fin de la phrase 11, le verbe *degenerare* et la tournure conditionnelle. Mais l'explication qu'il fait de ces vers y apporte plusieurs restrictions. La dégénérescence n'est pas systématique, *posse fieri*, elle peut simplement arriver. Ce phénomène n'est pas inexplicable, il est lié à la nature du sol dans lequel les grains sont semés : un sol humide leur est plus défavorable qu'un sol sec. Il est également différent selon l'espèce de la graine, comme le montre Columelle à la suite du passage cité : un grain rouge au cœur rouge ne donnera pas de mauvaises surprises au cultivateur, contrairement à celui qui a le cœur blanc, ou au *siligo*, qui est déjà une variété dégénérée de *triticum*[30]. En tenant compte de tous ces paramètres, l'agriculteur minimise les risques de mutation. Il peut alors se livrer à une sélection efficace des meilleures graines à semer l'année suivante.

3. Art humain et Providence divine

L'optimisme de l'agronome est encore plus grand lorsqu'il cite les mêmes vers de Virgile pour la seconde fois. Il les dégage alors du contexte de la culture des céréales, et, leur donnant une portée universelle, les applique à la sélection des boutures de vigne. Dans un long chapitre pétri de stoïcisme[31], Columelle démontre qu'afin d'obtenir de nouvelles vignes suffisamment fertiles, les futurs plants doivent être prélevés non pas aux extrémités de la vigne, comme le croient habituellement les paysans, mais en son milieu. À l'aide d'un raisonnement analogique, en comparant le corps de la plante au corps humain, il commence par affirmer que dans l'organisme végétal, chaque partie a son usage. Par conséquent, conformément à cette « loi » de la nature, la vigne doit avoir, comme les humains, des parties

qui est issue directement d'une semence faible n'acquerra jamais la robustesse. Voilà pourquoi Virgile, entre autres brillantes remarques sur la question des semences, a également exposé celle-ci :… »

[30] Colum. *Rust.* 2, 9, 13.

[31] La représentation de l'univers comme un corps organique et celle d'une Nature providentielle apparaissent, par exemple, dans l'exposé du stoïcien Balbus chez Cicéron (*Nat. deor.* respectivement 2, 133-145 et 2, 29). *Cf.* DUMONT 1993, p. XII-XIV, et notes p. 41-43, et p. 91.

sexuelles, que la Providence, « éternelle ouvrière du monde », *diuina aeterna opifex*, a dissimulées au niveau de son ventre.

Columelle recommande donc de prélever la bouture à cet endroit, dans la partie féconde de la vigne, et de choisir encore les ceps les plus productifs, de même qu'un berger destine de préférence à la reproduction une brebis qui a déjà mis bas des jumeaux :

> *Et nos sequemur in uitibus hanc ipsam rationem tanto quidem magis, quod compertum habemus naturali quadam malignitate desciscere interdum quamuis diligenter probata semina ; idque nobis poeta uelut surdis ueritatis inculcet dicendo :* [Verg. *Georg.* 1, 197-200]
> *Quod non tantum de seminibus leguminum sed in tota agricolationis ratione dictum esse intelligendum est*[32].

La citation de Virgile, au terme du raisonnement, vient justifier la longueur du développement. Puisqu'une bouture qui a porté quatre grappes peut, une fois mise en terre, n'en donner plus que trois, voire deux, il faut bien se garder de choisir un sarment déjà peu productif lorsqu'il est encore sur la vigne mère. Face aux tenants d'une agriculture empirique, héritiers de Xénophon, peu soucieux d'observer des lois aussi strictes dans le choix de leurs plants, Columelle utilise la citation comme la preuve de l'utilité d'un travail de sélection. Mais bien qu'il parle d' « une sorte de malignité naturelle », l'agronome ne doute pas que la « bienveillante nature, mère de toutes choses[33] » autorise le bon artisan à corriger cette tendance.

L'art et la connaissance, d'un point de vue stoïcien, entrent en effet dans le plan de la nature. Si la vigne *Biturica* est, de naissance, bien plus fertile que l'Aminée, l'espèce indigène d'Italie, la nature n'a pas voulu rendre tous les pieds d'Aminée également stériles. *Fecunditas*

---

[32] Colum. *Rust*. 3, 10, 18 : « Et nous suivrons cette même méthode dans le cas des vignes, et ce d'autant plus que nous savons avec certitude que, par une sorte de malignité naturelle, des graines que l'on a beau avoir éprouvées avec soin, se modifient avec le temps ; et c'est ce que le poète nous inculque comme s'il s'adressait à des gens sourds à la vérité, en disant : […] Il faut comprendre que ces paroles portent non seulement sur les graines de légumineuses, mais sur tout le domaine de l'agriculture ».

[33] Colum. *Rust*. 3, 9, 1 : *benignissima rerum omnium parens natura*. Columelle rejette la théorie de la stérilité croissante de la terre défendue par Lucrèce (Lucr. 2, 1150-1174 ; 5, 826-836), et par Scrofa (Colum. 2, *praef.* 2), et qui semble avoir beaucoup influencé son dédicataire, P. Silvinus (Colum. 1, *praef*. 1-2 ; 2, *praef.* 1-fin). *Cf.* MARTIN 1971, p. 289-309. L'agronome se montre en cela fidèle au stoïcisme de Panétius, selon qui le monde est immortel, car il fait l'objet d'une création perpétuellement renouvelée. Cette conception s'oppose à la fois aux thèses épicuriennes, qui défendent l'idée d'un changement constant, et à certains courants stoïciens selon lesquels le monde doit périr puisqu'il a été engendré.

ab his forsitan desideretur, sed et haec adiuuari potest cultoris industria[34]. En sélectionnant soigneusement les boutures que l'on conservera, on pourra se débarrasser des pieds les moins fertiles. Cette fois-ci, c'est aux *Bucoliques*[35] que Columelle emprunte une confirmation :

> *Nihil enim dubium est, quin ipsa natura subolem matri similem esse uoluerit, unde etiam pastor ille in Bucolicis ait :*
>
> *Sic canibus catulos similes, sic matribus haedos…*
>
> *Vnde sacrorum certaminum studiosi pernicissimarum quadrigarum semina diligenti obseruatione custodiunt et spem futurarum uictoriarum concipiunt propagata subole generosi armenti. Nos quoque pari ratione, uelut Olympionicarum equarum, ita feracissimarum Aminnearum seminibus electis largae uindemiae spem capiamus*[36].

Si Columelle conserve l'idée d'une dégénérescence naturelle des semences[37], il ne place pas cependant ce paradoxe au cœur de sa conception de la nature. L'agronome met au contraire l'accent sur la régularité du phénomène de ressemblance, et sur la sage confiance que le cultivateur doit avoir dans sa récurrence, sur laquelle il peut fonder une méthode de sélection, une *ratio*. Cette foi dans l'universalité de la ressemblance entre parents et enfants se traduit par des comparaisons entre les différents règnes de la nature, animaux et végétaux, et par l'utilisation d'un lexique chargé d'ambiguïtés, en ce qu'il convient aussi bien aux plantes et aux animaux qu'aux hommes : *suboles, mater, semen, generosus*. Relevons en particulier l'application de la formule *propagata subole* à une espèce de chevaux, comme s'il s'agissait d'une plante que l'on avait marcottée.

Columelle tire ensuite les conclusions de la capacité d'une reproduction des plants à l'identique. Si les techniques de la viticulture ne parviennent pas à rendre les ceps immortels, elles permettent cependant de remplacer les individus âgés ou morts par des plants

---

[34] Colum. *Rust*. 3, 9, 1 : « Chez ceux-ci la fécondité laisse peut-être à désirer, mais elle peut elle aussi être améliorée par l'industrie du cultivateur ».

[35] Verg. *Ecl.* 1, 22.

[36] Colum. *Rust*. 3, 9, 4-5 : « Il n'y a en effet pas de doute que la nature elle-même n'ait voulu que la descendance fût pareille à la mère, ce qui fait dire au berger des *Bucoliques* : 'Ainsi les chiots sont pareils aux chiennes, les chevreaux à leurs mères…'. C'est pourquoi les amateurs de concours cultuels protègent avec une attention diligente les rejetons de leurs attelages les plus rapides et fondent leurs espoirs de victoires futures sur les jeunes pousses issues de bêtes de bonnes races. Nous aussi, par une méthode équivalente, après avoir choisi, comme les rejetons des juments olympiques, ceux des Aminées les plus prolifiques, concevons l'espoir de généreuses vendanges » (traduction de DUMONT modifiée).

[37] Colum. *Rust*. 3, 10, 18-20.

semblables à ceux qui ont disparu. De cette façon, le vignoble, considéré dans son ensemble, acquiert une certaine forme d'éternité :

> *Neque enim ea quae seruntur a nobis, immortalia esse possunt ; ac tamen aeternitati eorum sic consulimus ut demortuis seminibus alia substituamus, nec ad occidionem uniuersum genus perduci patiamur complurium annorum neglegentia*[38].

Le pouvoir de l'agriculteur, tel que le définit Columelle, est donc un pouvoir extraordinaire. Il lui permet de contourner la loi la mieux partagée de la nature, celle de la mort nécessaire des êtres vivants. La reproduction végétative des ceps de vigne par provin permet de renouveler l'un après l'autre tous les plants défaillants, et pendant ce temps, le vignoble perdure, identique à lui-même.

En reprenant dans son traité les vers que Virgile consacre à la dégénérescence des espèces, Columelle met paradoxalement ce constat au service d'une démonstration des capacités de l'art agricole. Ce faisant, bien loin de gauchir le propos du poète, il met l'accent sur la *uis humana* inscrite au cœur du texte où le Mantouan figurait déjà l'homme résistant au phénomène naturel par la force de son travail. Dans ces passages, la difficulté même de l'entreprise grandit l'habileté du paysan ou du marin qui remonte contre le courant.

Ce petit exemple n'est qu'un élément dans la grande opération d'exégèse optimiste que Columelle fait des *Géorgiques*[39]. Une telle lecture ne va pas sans prises de parti. Bien que l'agronome manifeste une bonne connaissance de l'ensemble du poème, puisque ses citations sont empruntées aux quatre chants de façon assez équilibrée, il ne fait aucune référence aux passages les plus noirs de l'œuvre : l'évocation de la guerre au chant I, les méfaits de l'ivresse au chant II, l'épidémie du Norique au chant III, les maladies des abeilles et les malheurs d'Orphée au chant IV. En sélectionnant ses citations parmi les passages plus techniques du poème, Columelle « bouture » les *Géorgiques* pour former une pépinière de vers tout à la gloire de la puissance de l'art.

---

[38] Colum. *Rust*. 4, 17, 2 : « D'autant que si les végétaux que nous plantons ne peuvent certes pas être immortels, nous pouvons cependant veiller à leur éternité en remplaçant les plants défunts par d'autres, et en ne souffrant pas que l'espèce entière soit conduite à la mort par une négligence de plusieurs années ».

[39] Sur l'optimisme de Columelle, sa foi dans le progrès, *cf.* NOÉ 2002, p. 31 et 59.

Bibliographie

Édition complète de la *Res rustica*

Columella. On Agriculture, books I-IV, trad. par H. B. ASH, Cambridge / Londres, 1941, coll. The Loeb Classical Library.

Columella. On Agriculture, books V-IX, trad. par E. S. FORSTER et E. H. HEFFNER, Cambridge / Londres, 1954, coll. The Loeb Classical Library.

Columella. On Agriculture, books X-XII, De Arboribus, trad. par E. S. FORSTER et E. H. HEFFNER, Cambridge / Londres, 1955, coll. The Loeb Classical Library.

Éditions françaises utilisées ici

DUMONT 1993 : *Columelle. De l'agriculture, livre III*, éd. et trad. par J. C. DUMONT, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

GOUJARD 1986 : *Columelle. Les Arbres*, éd. et trad. par R. GOUJARD, Paris, Les Belles Lettres, 1986.

SAINT-DENIS 1969a : *Columelle. De l'agriculture, livre X*, éd. et trad. par E. DE SAINT-DENIS, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

Auteurs modernes

BALDWIN 1963 : B. BALDWIN, « Columella's sources and how he used them », *Latomus*, 22, 1963, p. 785-791.

BOVEY 1999 : M. BOVEY, « La greffe de l'olivier sur le figuier : Columelle, Virgile et la greffe des arbres », *Revue des Études Latines*, 77, 1999, p. 184-204.

BRAKMAN 1933 : C. BRAKMAN, « Ad Columellae librum decimum », *Mnemosyne*, 60, 1933, p. 107-112.

BREHIER 1981 : E. BREHIER, *Histoire de la philosophie, 1. L'Antiquité et le Moyen-Âge*, Paris, PUF, 1981 (1re éd. 1931).

COSSARINI 1977: A. COSSARINI, « Aspetti di Virgilio in Columella », *Prometheus*, 3, 1977, p. 225-240.

JENKINS 1999 : R. JENKINS, « *Labor improbus* », *in* P. HARDIE (éd.), *Virgil. Critical Assessments of Classical Authors*, *vol. II : Georgics*, Londres / New York, Routledgde, 1999, p. 154-161 [repris de *Classical Quarterly*, 43, 1993, p. 243-248].

MAGGIULI 1985 : G. MAGGIULI, « Columella », *Enciclopedia Virgiliana*, t. I, 1985, p. 848-850.

MARTIN 1971 : R. MARTIN, *Recherches sur les agronomes romains*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

NOÉ 2002 : E. NOÉ, *Il Progetto di Columella. Profilo sociale, economico, culturale,* Côme, New Press, 2002.

NOVARA 1983 : A. NOVARA, *Les Idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1983.

ROSS 1987 : D. O. ROSS, *Virgil's Elements. Physics and Poetry in the Georgics*, Princeton, Princeton University Press, 1987.

SAINT-DENIS 1969b *:* E. DE SAINT-DENIS, « Réhabilitons Columelle poète », *Giornale Italiano di Filologia*, 21, 1969, p. 121-136.

SAINT-DENIS 1971 : E. DE SAINT-DENIS, « Columelle, miroir de Virgile », *in* H. BARDON, R. VERDIÈRE (éd.), *Vergiliana*, Leyde, Brill, 1971, p. 328-343.

SCHROETER 1882 : W. SCHROETER, *De Columella Vergilii imitatore*, Iena, 1882.

SETTNER 1894 : E. SETTNER, *De Columella Vergilii imitatore*, Trieste, 1894.

SPURR 1999 : M. S. SPURR, « Agriculture and the *Georgics* », *in* P. HARDIE (éd.), *Virgil. Critical Assessments of Classical Authors*, *vol. II : Georgics*, Londres / New York, Routledge, 1999, p. 1-24 [repris de *Greece & Rome*, 33, 1986, p. 164-187].

THOMAS 1988 : R. F. THOMAS, *Virgil. Georgics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

WEINOLD 1959 : H. WEINOLD, *Die dichterischen Quellen des I. Moderatus Columella in seinem Werke De re rustica*, diss., Munich, 1959.

WHITE 1970 : K. D. WHITE, *Roman Farming*, Londres, Thames and Hudson, 1970.

WILKINSON 1969 : L. P. WILKINSON, *The Georgics of Virgil,* Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1969.